

Le pacifique.—Dam ! j'aurais pu l'être ; car je ne me suis pas sauvé, moi.

Le laid.—Tout beau, monsieur ! Apprenez que j'ai acheté ce bâton pour châtier tous ceux qui veulent me châtier pour avoir dit qu'ils n'avaient pas dit la vérité quand ils disaient que je me suis sauvé et caché ; apprenez aussi que je pourrais bien m'en servir sur le dos de ceux qui répéteraient cette impertinence.

Le pacifique.—Voyons, ne te fâche pas. Tu sais bien que quand nous aurons une affaire ensemble, ce sera en gentilhommes ; or, le bâton n'est pas gentilhomme, c'est bâtonniste et voilà tout. D'ailleurs, je ne voudrais pas pour une plaisanterie essayer de te brûler la cervelle... il me faudrait viser trop long-temps.

Le laid.—C'est vrai, tu as la vue courte, tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez.

Le pacifique.—Oh ! non, ce n'est pas cela ; mais tu as le cerveau trop exigü.

Le laid.—Monsieur le pacifique, apprenez que je ne suis pas décidé à souffrir vos impertinentes plaisanteries.

Le pacifique.—Apprenez que vous êtes chez moi.

Le laid.—Eh ! bien, venez dans la rue et là je vous dirai ma façon de penser, et même.

Le pacifique.—Des injures dans le grand chemin, il me semble que c'est peu gentilhomme....

Le joli.—Voyons, voyons, ne soyez donc pas si prompts ; entre amis vous êtes toujours prêts à vous battre pour un rien. Gardez donc tout votre feu pour la prochaine fois que vous irez au Sault-à-la-Puce.

Le laid.—Oh ! oh ! monsieur le joli qui se mêle de tirer des pointes ! En vérité c'est téméraire autant que possible. J'aurais bien aimé le voir à l'assemblée ; je ne crois pas qu'au milieu du tumulte il eût fait une aussi belle figure que celle que je lui vois ce matin.

Le joli.—Je ne crois pas, moi, qu'il y eût pu faire plus laide figure que quelqu'un que je connais et qui, si l'on en croit la rumeur publique....

Le laid.—Si monsieur parle en paraboles je ne suis pas tenu de m'y reconnaître ; aussi je méprise les allusions et les bruits ramassés dans le ruisseau des coins de rue.

Le joli.—A entendre monsieur, on pourrait croire qu'il vient de sortir triomphant d'un tournoi de preux chevaliers où il aurait désarçonné les plus nobles et les plus vaillants. On dit pourtant qu'il s'est rompu dans ce combat très singulier beaucoup plus de perches de cédrières que de bois de lances.

Le laid.—Monsieur le joli, je désire que vous m'expliquiez catégoriquement si vous prétendez vous moquer de moi ou m'insulter, afin que je sache à quoi m'en tenir.

Le joli.—Monsieur, c'est comme il vous plaira....

Le pacifique.—Allons ! allez-vous vous querellez, à présent, entre amis ?

Le gros entrant.—Et des amis de la paix encore, comme on nous appelle. Eh bien, eh bien ! qu'est-ce que je vois ? qu'est-ce que j'entends ? Des gros mots, des bâtons !... Mais la zizanie serait-elle dans le camp ? En ce cas je me retire, car c'est assez d'avoir à combattre nos adversaires sans nous déchirer entre nous.

Le laid.—Mais c'est M. le joli qui se permet des allusions et des insinuations, qui ose rire à nos dépens à propos de notre affaire du Sault-à-la-Puce.

Le gros toisant le joli.—Ah ! monsieur se permet... Cela lui est facile à lui qui est resté caché à Québec, tandis que nous... hum !

Le joli.—Dam ! il valait autant se cacher à Québec qu'au Château-Richer.

Le gros.—Je vous prie de peser et de mesurer vos paroles, car je ne suis pas de bonne humeur ce matin, et je ne souffrirai pas....

Le pacifique.—Voyons ! voyons ! apaisez-vous, ou je m'en vais. Vous savez que nous nous réunissons ce matin pour arranger l'histoire que nous devons faire de l'assemblée du Château-Richer : si nous commençons par nous quereller entre nous, nous ne finirons que difficilement par nous entendre sur une seule version. Mais que font le héros et les autres.